Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 40

Artikel: Revenu de loin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223489

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dâo radebè po onna rioulâïe avoué lè z'ami... mâ faillâi accutâ. Peinsâ-vâi ! on préfet ! n'è pas de la moqua de bèrou !

Mâ, lo régent s'è peinsâ dinse :

— L'è damâdzo ! onna tant balla lâivra ! Mâ vâi-te que ! La faut latsî preseince dâo gendarme. Vu dere à mon ami Loquiet, lî que l'è tsachâo, de sè tenî on bocon pe lévè d'iô on la laissera corre, et de la térî. Ein a lo drâi, l'a on permis. On la medzerâ lè doû et pu on invitera lo préfet, po lâi fére vère.

Dinse de, dinse fé. L'ami Loquiet vint vère la bîte. La vouâite bin adrâi avoué sè lenette po la recougnâtre et ître su de pas la manquâ.

Et sè desâi :

— Sti iâdzo, i'arî omète terî 'na lâivra. Sarâi lo premî coup du que i'é on permis. Ma fenna que sè fot adî de mè !

Sè sant recordâ po savâi justo la pllièce iô voliâvant la latsî et iô Loquiet dèvessâi ître. Po ître su que fote pas lo camp trâo rîdo, la lâivra, lo dzo dâo grand dzo, lâi ant oncora eingosallâ on pucheint verratson d'iguie de cerise, po l'ètoumî on bocon.

L'ètant ti à lâo pllièce, lo régent, lo gendarme, la lâivra... et lo tsachâo à treinta pî, lo dâi su lo gatoillon, prêt à fére fû.

On âovre la dzéba... Crete... crrete... La lâivra tot' einmourdja sè soo et pu sè met à corre, à corre ein riond dèveron monsu Loquiet, sein s'arrêtâ. Stisse sè verîve, sè reverîve à mèsoura po coudhî terî sè doû coup. Cllia sacré bîte assebin que corressâi dein sè tsambe. Tant pis ! Faut terî !

Lo coup pâ !... Pan, pan... La lâivra sè met à corre pe rîdo, tandu que lo régent fâ :

— Vouâite-vâi mon coo ! Se vint pas de mè frèsa avoué sa grenaille lo resto de la botolhie d'iguie de cerise que i'avé apportâ !

Et sti coup, la lâivra dessoulâïe ètâi via.

L'ant nommâ Monsu Loquiet meimbro honorairo de la sociétâ que lâi diant : *protectrice des animaux !* *Marc à Louis.*

UNE BONNE RÉPONSE

AU temps des avant-revues, Auguste Tabon, joyeux luron de mon village, se présenta au recrutement dans la bonne ville d'A.

Son ambition était de devenir soldat du train. Fils de vignerons, il ne pouvait malheureusement arguer de sa parfaite connaissance des chevaux. Mais le jeune homme ne s'embarrassait pas de scrupules. Aussi, lorsque vint son tour de se présenter au capitaine-recruteur de l'honorable corps des « tringlots », notre conscrit paya de toupet, comme l'on dit, et se tira fort habilement d'affaire.

— Avez-vous l'habitude des chevaux ? lui demanda l'officier en le regardant dans les yeux.

— Oui, mon capitaine, on en a deux, toute l'année, à la maison ! répondit-il crânement.

— C'est bien, je vous prends ! ajouta le capitaine qui s'éloigna, passant à un autre.

C'est alors qu'Auguste se tourna vers ses camarades stupéfaits et prononça en patois ces simples mots qui expliquaient excellemment par quelle réserve mentale il justifiait sa réponse :

— *Oua, mè l'è dou tzévaux dè cavagne !...*

A. M.

Longévité. — Deux recrues se balladent sur le Grand-Pont à Lausanne. Elles s'ennuient peut-être un peu, car elles parlent de leur village, des amis, de leur famille. L'un d'eux a reçu des nouvelles de la maison. Tout va bien; il est heureux de l'apprendre.

— Figure-toi, dit-il à son camarade, que chez nous, on n'a jamais eu le médecin. C'est p't-être bien pour ça qu'on vient vieux. — Mon grand-père est mort à 95 ans, ma grand'mère à 97!

— La belle affaire! répond l'autre. Chez nous, ils ne sont pas encore morts! **Samy.**

Petit débinage. — Mais, mon cher, elle a un vrai couvent dans la bouche.

— Quest-ce que tu dis ?... un couvent ?

— Eh oui !... ses dents ressemblent à des Carmes tant elles se déchaussent !

L'ESPRIT DE GEORGES DE PORTO-RICHE.

GEORGES de Porto-Riche, l'académicien qui vient de mourir, était né à Bordeaux, de parents italiens, mais vécut en Avignon, à l'ombre du château des Papes. Voici quelques traits de sa vie, rapportés par « Candide » :

A l'âge de douze ans, il était en pension à Gonesse et tenait la tête de sa classe. Mais le fort en thème était rétif à la musique. Son marchand de soupe ayant créé une fanfare pour ses pensionnaires, il fut invité à souffler dans un instrument de cuivre. Son talent se révélant par trop nul, on lui confia la grosse caisse. « Ce fut, avoua plus tard l'auteur dramatique, l'instrument dont je devais savoir le moins jouer dans la vie ».

Treize ans après, visitant l'Italie, il se trouvait attablé, avec un ami, dans un hôtel napolitain et il vantait les Praxitèle du musée. Assis à une table voisine, un gros homme, qui n'était autre qu'Ernest Renan, s'approcha du jeune admirateur de la statuaire grecque et lui dit:

— Comment vous appelez-vous, mon enfant?

— Je n'ai pas encore de nom, répondit Porto-Riche.

Quelques mois après, au lendemain du succès de « Un drame sous Philippe II », Renan rencontra le triomphateur de la veille sous les Galeries de l'Odéon et lui dit de son air onctueux de prélat manqué :

— Eh bien ! mon enfant, vous avez un nom maintenant!

Quand Porto-Riche présenta à Antoine sa pièce « La chance de Françoise », il frisait la quarantaine, mais paraissait si jeune que le créateur du Théâtre libre lui posa cette question :

— Est-ce que vous seriez le fils de l'auteur de « Un drame sous Philippe II » ?

Avant de devenir un Immortel, il fut souvent en contact avec des académiciens. Cependant il ne fut élu qu'après plusieurs ballotages et grâce à l'appui de Jean Richepin. Au cours d'une de ses visites officielles, l'un des Quarante lui ayant reproché l'audace de ses ouvrages scéniques, il lui lança:

— Je comprends, il vous faut de la camomille. Et moi je suis un porto vieux, un «porto» trop « riche » pour vous !

Son enfance fut triste, car on le regardait, lui, le quatrième de la famille, comme un intrus; on ne l'attendait pas. Son amertume éclate dans ces quelques vers tirés du volume « Bonheur manqué » :

Pauvre écolier, près de mon frère,
J'étais vêtu d'un bleu sarrau.
Heureux celui que l'on préfère,
Ma mère m'appelait : « De trop ».

Que restait-il de son œuvre qui souleva tant d'admiration et tant de critiques. Le jugement de M. Léon Dubech, dans « Candide » est sévère. « Si la postérité, dit-il, gardait le nom de M. de Porto-Riche au rang des maîtres, c'est qu'elle aurait perdu définitivement le sens de ce qui est beau, l'intelligence de ce qui est pleinement vrai et le goût de ce qui est noble. »

Bornons-nous à citer, en terminant, quelques pensées de l'écrivain disparu — pensées qui sont d'une philosophie assez amère:

— Les pires mensonges sont peut-être ceux qui contiennent une part de vérité.

— Les opinions générales ne servent jamais qu'à exprimer un sentiment particulier.

— Quand les gens mariés font deux lits, ils ne sont pas éloignés d'en faire trois.

Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué.

— La répétition de certaines fautes en diminue la gravité.

— Le plaisir est le secret de la fidélité.

Ajoutons que, comme Clémenceau, G. de Porto-Riche n'a jamais prononcé son discours de réception à l'Académie française.

J. des S.

PHILOSOPHIE

PÉNAU se leva, ce matin-là, pauvre d'argent, mais riche d'espoir. Une douce philosophie coulait en lui ; et, malgré la chambre sale où clapotait une vague d'odeurs humbles, il se leva en sifflant, poussa le volet d'une bourrade joyeuse et chercha quelque chose à manger.

La table vide lui fit faire une grimace. Sa femme, tôt levée, était déjà partie. Et, comme cela lui arrivait chaque fois qu'elle était de mauvaise humeur, elle avait emporté la clé du buffet aux provisions.

Pénau haussa les épaules, enfonça son chapeau d'un coup de poing, et sortit. En homme qui connaît la rue et qui sait en savourer le spectacle, il s'arrêta sur le bord du trottoir, huma l'air attiédi qui charriait des bruits matinaux, des cris, toute une symphonie d'activité. Une courte volupté passa sur son visage usé et crasseux. Il n'y a que les gamins pauvres et les vagabonds pour ressentir pleinement le spectacle immense et chaud du trottoir encombré, des façades grises et du pavé gras.

La minute fut brève. Pénau, qui avait faim, chercha parmi les mille moyens que sa vie précaire lui avait enseignés, le plus propre à lui faire gagner quelques sous. Tout en remuant, dans sa tête, des projets qu'il rejetait les uns après les autres, il arriva sur la Riponne. Nul des copains habituels n'était là. Et le mur du Musée Arlaud, vide et nu, semblait hostile.

La faim lui talonnait la poitrine, cette faim du matin, tenace et impérieuse. Pénau se souvint brusquement que le jeudi, sa femme était en journée à l'avenue d'Echallens, chez Mme Regamey. Résigné d'avance, prêt à tout subir, Pénau descendit mélancoliquement la rue Haldimand.

A mesure qu'il avançait, son pas se faisait plus lent. C'est qu'aussi bien, il craignait sa femme. La mère Pénau était vive et quand elle était contrariée, elle avait la main leste ; sa venue pouvait faire une vilaine histoire...

...Et cela en fut une, en effet. Pénau qui montait les escaliers, tête basse, fut soudain cloué sur place par une interrogation sévère :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Occupée à nettoyer les cuivres de la porte, la femme s'était redressée, son chiffon de laine à la main. Pénau se troubla :

— Ecoute-voir, tu as oublié de me laisser la clé du buffet. J'ai faim, moi.

— Comment ?... Tu oses venir me relancer ici ? Tu n'es pas fatigué quand il s'agit de courir pour ta bouche. Tiens, « feignant, va... »

Et Pénau fit un saut en arrière pour éviter la magistrale gifle que sa femme lui destinait.

L'homme connaissait sa « bourgeoise » ; insister eût été dangereux. Il redescendit donc en mâchant de mauvais mots qui finissaient en « rogne », et reprit, comme les vieux chevaux suivent toujours la même route, le chemin de la Riponne. *L. G.*

Revenu de loin. — Un groupe de touristes contemplaient la splendeur du Vésuve, alors en pleine éruption.

— Grand Dieu ! fit un Américain. Cela me rappelle l'enfer !

— Quels voyageurs, ces Yankees ! s'exclama une dame. Où ne sont-ils pas allés ?

DITO.

UN vieux bonhomme, peu au fait du style que les commerçants emploient dans les notes qu'ils fournissent à leurs pratiques, et par conséquent ignorant que le mot *dito* signifie une marchandise déjà désignée, parcourait la facture que l'épicier venait d'envoyer à sa femme. Voici ce qu'il lut : 5 kilos café, 5 kilos dito ; 3 kilos thé, 4 kilos dito, etc.

— Ma chère, s'écria-t-il, je vois là de belles choses ! A quoi as-tu donc employé tous ces ditos ?

— Dito ! dito ! répond l'épouse, jamais il n'est entré de dito dans la maison.

Notre homme, furieux, court chez l'épicier, le gourmande vertement :